

et le doute, entre la religion et l'athéisme, entre Dieu et le néant. Tôt ou tard le triomphe eût été pour le ciel, et l'Eglise, sortie glorieuse de ce combat, aurait béni le Seigneur dans une nouvelle terre promise !

Sous la domination actuelle, la lutte est portée sur un autre terrain : c'est encore la lutte de l'erreur contre la vérité ; mais c'est une lutte de croyance à croyance, et de croyance que chacun veut défendre et conserver. Parfois aussi l'inimitié de race vient enflammer le combat et renouveler l'ardeur des combattants : voilà pourquoi le combat sera long et terrible ! et je serais tenté de douter de la victoire, si d'autres ennemis étaient en lice. La paix a été pour le passé ; la lutte est à l'avenir !

4 Mars.

PERDU.

L'ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 16 MARS 1859.

LES INDES.

Oh ! j'ai bien voyagé !....

Précipitant plus loin ma course aventureuse
Et ramenant mon vol sur les bords de l'Indus,
J'ai surpris ton secret, mystérieux lotus,
Entr'ouvrant au soleil ta corolle frileuse.

L'Asie, cette terre de délices qui fut le berceau du genre humain et le théâtre des événements qui intéressent le plus l'humanité tout entière, semble vouée depuis bien des siècles à une terrible malédiction. La guerre y a établi son trône sanglant. Rarement arrive-t-il que la paix y pénètre, et encore n'est ce jamais pour long-temps. A peine y apparaît-elle que des cris de carnage et de révolte la forcent à s'éloigner. C'est ainsi qu'aujourd'hui plus que jamais l'Asie ressemble à ces terrains volcaniques où éclatent à chaque instant de nouvelles et désastreuses irruptions et qu'un feu souterrain agile et ébranle sans cesse.

Il n'y a pas long-temps encore, c'était en Chine que la guerre sévissait avec le plus de fureur. Heureusement, l'orage s'est calmé sur ce point, grâce aux efforts combinés de la France et de l'Angleterre, et la presqu'île de Corée seule reste encore aux prises avec la France. Mais les bases du célèbre et important traité de paix de 1858 n'étaient pas encore bien établies, que déjà le fléau avait éclaté aux Indes. Il y dure depuis deux ans, et doit durer plusieurs années encore, s'il faut ajouter foi aux prédictions jusqu'ici fidèlement accomplies des prophètes politiques. Aujourd'hui pourtant il semble que l'horizon se débarrasse des sombres vapeurs qui l'enveloppaient : à la lueur bienfaisante de fréquents éclairs d'espérance,

l'Angleterre a cru entrevoir un terme à ses longues inquiétudes et des succès définitifs. Depuis plusieurs mois en effet toutes les nouvelles qui nous viennent des Indes annoncent que le vent souffle à la victoire, et sont propres à faire naître l'espoir d'un triomphe complet et prochain.

Ainsi, tandis que les uns veulent que l'Angleterre soit encore loin du terme de la lutte, et ne voient dans l'état actuel des choses qu'un calme passager et trompeur ; d'autres, plus confiants dans l'heureuse issue des derniers événements, entonnent d'avance le chant de la victoire qu'ils regardent déjà comme certaine et peu éloignée.

Laquelle de ces deux opinions est la plus raisonnable ? Ce n'est pas à nous d'en juger, et nous n'avons rien de mieux à faire que d'en laisser la décision aux événements eux-mêmes. Rien n'empêche cependant que nous ne parlions un peu de ces Indes si fameuses, auxquelles du reste notre *Abeille* n'est pas tout-à-fait étrangère, si nous en croyons les paroles sans doute inspirées de son délicieux poète. Mais pour ménager ses ailes, et aussi pour satisfaire M. le Gérant qui m'avertit qu'il n'a pas grand espace à me donner, je me contenterai aujourd'hui de quelques détails sur les Indes elles-mêmes, tout en vous promettant, mes jeunes lecteurs, encore un article, sinon deux, sur les causes et les principaux événements de la guerre actuelle des Indes.

De tout temps les Indes ont été le théâtre de grandes guerres. Le Gange et l'Indus ont vu, à des intervalles éloignés, leurs rives foulées par trois des plus célèbres conquérants de la terre, Alexandre, Genghiskan et Tamerlan, le premier ne laissant après lui pour traces de son passage que du sang et des ruines, les deux autres s'immortalisant par la fondation de deux vastes empires. Pendant long-temps les Indes ne furent connues aux Européens que par les histoires merveilleuses qu'on en racontait. Les Portugais, qui les premiers doublèrent le Cap de Bonne-Espérance, furent aussi les premiers qui, en 1497, abordèrent par mer aux Indes. Le grand Albuquerque, troisième voyageur Portugais, y fit des exploits éclatants. La fortune des Portugais fut rapide, mais éphémère.

Vers la fin du 16^{ème} siècle, les Hollandais les supplantèrent et les dépouillèrent presque entièrement de leurs conquêtes. Les Français à leur tour, en 1780, grâce aux nobles efforts de l'illustre Suffren, se virent pour un moment puissants dans les Indes ; mais les malheureux troubles de la révolution ne tardèrent pas à livrer ces riches contrées aux Anglais, et il resta à la France quelques lieues carrées, portion insignifiante auprès de l'immense pays

dont s'emparèrent leurs rivaux. Depuis, les Anglais n'ont fait que reculer de plus en plus les limites de leur territoire dans les Indes, chaque année, chaque jour même étant signalé par la soumission d'un roi puissant, par une conquête importante : de telle sorte que le nombre de leurs sujets tant soumis directement que tributaires s'élève à plus de 200 millions.

Ce fut sous Elisabeth que fut organisée cette célèbre compagnie des Indes-Orientales, la plus riche et la plus puissante corporation qui ait jamais existé. Les possessions de cette compagnie étaient de deux natures : les unes immédiates, les autres médiates. Les premières étaient formées des plus magnifiques provinces de l'ancien empire du Grand-Mogol, et divisées en trois présidences, celle de Calcutta, celle de Madras et celle de Bombay, régies et administrées par des employés de la Compagnie. Les secondes, gouvernées par des princes Indigènes vassaux de la Compagnie, diminuaient en nombre de jour en jour, le moindre soupçon sur la fidélité de ceux-ci étant plus que suffisant pour faire prononcer l'annexion de leur états aux possessions immédiates des Anglais.

La Compagnie des Indes, tout en enrichissant ses propres membres, a rendu à l'Angleterre des services immenses. C'est à elle que celle-ci est redevable de ce colossal empire pour la conservation duquel elle combat aujourd'hui. Il n'y a peut-être dans toute l'histoire aucun exemple d'une société maintenue pendant si long-temps et par des moyens aussi peu désintéressés. Son règne est fini depuis quelques mois à peine. L'année dernière, au plus fort de la guerre, l'Angleterre refusa de renouveler sa charte, et, le 1^{er} Novembre, la Reine a pris directement le gouvernement de ces vastes provinces.

Nous ne nous arrêterons pas ici sur les raisons qui ont porté le cabinet anglais à dissoudre cette compagnie : ces détails nous entraîneraient trop loin. Disons seulement que cet acte important a reçu l'approbation presque universelle de la presse, et que ce changement d'administration semble destiné à ouvrir pour les Indes une ère toute nouvelle qui ne leur ferait pas regretter l'ancien régime.

Impossible d'aller plus loin, chers lecteurs, malgré mon envie : on m'accuse (c'est grave) d'empiéter sur le terrain de la "*Revue*." Halte donc, puisqu'il le faut ; à mardi prochain les causes de la guerre des Anglais avec les Indiens.

REVUE PARLEMENTAIRE DE LA SEMAINE.

Quelqu'un a dit que *les chiffres ont aussi leur éloquence* ; je souhaite de tout mon cœur que cette parole soit vraie et que Messieurs les Chiffres veuillent bien au-